

Privilèges critiques

Catherine Voyer-Léger

Numéro 268, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91061ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Voyer-Léger, C. (2019). Privilèges critiques. *Spirale*, (268), 6–9.

CATHERINE VOYER-LÉGER

PRIVILÈGES CRITIQUES

Dans le cadre des cours de critique théâtrale que je donne à l'Université d'Ottawa, je demande à mes étudiants de se pencher sur la critique du journaliste américain Kyle Smith qui, en 2013, va à l'encontre d'une unanimité de la presse autour de *Philomena*. Le film est inspiré d'une histoire vraie, celle d'une Irlandaise en quête de son enfant, qu'on l'a forcée à donner en adoption. Ce sont les arguments de Kyle Smith qui étonnent : le journaliste reproche au film réalisé par Stephen Frears d'être une «*attaque haineuse de plus*» contre les Catholiques. Je profite de cet exemple pour discuter avec mes étudiants de la place que peuvent (ou que doivent) prendre nos valeurs morales dans l'acte critique. Plusieurs d'entre eux sont encore bercés par le mythe d'une certaine objectivité et ont l'impression qu'en s'en tenant à des critères esthétiques, la critique peut tendre vers cet idéal. J'essaie de leur faire prendre conscience du fait qu'une critique n'est jamais complètement neutre.

Devant le cas de Kyle Smith, une étudiante était un peu mal à l'aise d'avancer que la critique du journaliste était probablement induite par sa foi catholique. Son malaise s'explique en grande partie par le fait que j'insiste toujours sur le danger de prêter des intentions aux critiques (comme aux artistes, d'ailleurs). Il est trop facile de tenter de discréditer créateurs ou commentateurs en fonction de ce qu'on présuppose être leurs valeurs profondes, leurs réseaux d'influence ou leur biographie. Mais il est vrai que la critique de Smith est si virulente – il qualifie le film de «*90 minutes of organized hate*» – et confond tellement le film avec la véritable histoire de Philomena Lee qu'on a le sentiment d'assister à une conversation qui ne concerne plus la critique de cinéma, mais de profonds débats de valeurs qui déchirent une partie de la société américaine. D'ailleurs, le critique du *New York Post* parle très peu du film et de ses mérites en termes techniques ou esthétiques : sa critique concerne l'histoire sur laquelle est basé le film, récit qui l'a manifestement beaucoup choqué.

Mais il m'apparaît que la gêne de cette étudiante vient d'ailleurs : nous entendons la colère de Smith, mais la plupart d'entre nous ne sommes pas d'accord avec lui parce que nous ne sommes pas sensibles à cette charge généralisée contre les Catholiques dont il parle. Sa critique nous semble déplacée parce que nous n'en partageons pas les fondements. Pourtant, je peux très bien imaginer un article semblable, négligeant tout autant les aspects techniques ou esthétiques, qui insisterait sur le fait que n'importe quel film d'action comme *True Lies* est une charge contre l'Islam. Et cet article que j'imagine – qui a sans doute déjà existé – ne me mettrait pas particulièrement mal à l'aise. Le problème ne serait donc pas que des valeurs morales entrent en jeu dans l'acte critique, mais que, dans certains cas, ces valeurs nous surprennent parce que nous n'avons pas l'habitude de les voir se déployer au sein de l'espace critique. Kyle Smith explique lui-même ce phénomène dans une chronique subséquente, où il se définit comme le seul critique conservateur à écrire régulièrement sur le cinéma aux États-Unis. Bien qu'on puisse douter de la véracité de cette affirmation, on peut tout de même faire l'hypothèse que peu de

critiques de cinéma se soucient comme lui de la réputation des institutions catholiques. Sa colère quant au procès que certains films leur font est donc étonnante.

J'ai écrit dans *Métier critique* que les questions soulevées par Kyle Smith sont des «enjeux délicats». C'était ma façon d'exprimer le même embarras que celui ressenti par mon étudiante. À y regarder de plus près aujourd'hui, je me demande bien ce qu'il y a de si délicat à se rappeler que les objets culturels sont aussi des vecteurs de valeurs et qu'il arrive qu'ils provoquent des réactions vives qui n'ont rien à voir avec des considérations esthétiques, mais plutôt avec des considérations morales. C'est entre autres ce à quoi se consacrent plusieurs critiques qui se réclament du savoir situé et qui traquent dans les œuvres des stéréotypes misogynes ou post-coloniaux, pour ne donner que deux exemples.

Fréquemment, dans les médias de masse, on se contente d'une critique assez superficielle au sujet de l'efficacité de l'œuvre. On se demandera si le spectacle d'humour fait rire, si l'histoire du roman est captivante, si la psychologie est crédible ou, avec un peu de chance, s'il y a un travail formel pertinent. Mais on fait souvent fi des enjeux sociaux, éthiques ou moraux que l'œuvre soulève. Kyle Smith fait l'exact contraire. Sa critique est tout aussi superficielle, mais elle ne se concentre que sur un enjeu de valeurs que le lecteur ne comprend pas très bien. Est-ce simplement par manque d'espace que les médias de masse ne parviennent pas à offrir des critiques nuancées où différents facteurs peuvent être pris en compte? S'ils disposaient de plus de temps ou de plus d'espace, est-ce que les journalistes pourraient pousser la réflexion et tenter de situer les œuvres dans le dialogue qu'elles entretiennent avec l'espace social? L'essayiste américaine Roxane Gay écrit – dans un tout autre contexte, mais il est tentant de s'inspirer de la façon dont elle en fait la démonstration – qu'il est possible qu'une œuvre soit à la fois réussie et mauvaise en ce qu'elle véhicule des stéréotypes dérangeants ou des valeurs considérées comme abjectes.

LA COLÈRE DE ROXANE GAY

Dans *Bad Féministe*, son recueil de chroniques, Roxane Gay réfléchit aux rapports sociaux et aux objets de la culture populaire en revendiquant une parole située. En tant qu'écrivaine noire, en tant que survivante de violences sexuelles, en tant qu'universitaire passionnée de culture populaire, elle déploie dans chacune de ses chroniques un cadre d'analyse réflexif qui met en lumière le caractère subjectif, certes, mais profondément assumé des différents filtres avec lesquels elle travaille.

Il vaut peut-être la peine de revenir rapidement sur cette étiquette revendiquée de «mauvaise féministe». Si cette féministe-ci est *bad*, c'est que son parcours culturel et intellectuel est cahoteux et n'exclut pas les paradoxes. Dans la préface de la traduction française, Martine Delvaux rappelle que la démarche de Roxane Gay implique de «poser sur le monde un regard qui peut en même temps tirer plaisir de ce qu'il regarde et accepter d'avoir les yeux dessillés». Roxane Gay est une mauvaise féministe parce qu'il lui arrive, par exemple, d'avoir du plaisir devant une œuvre qu'elle considère pourtant sexiste, mais que ce plaisir ne l'arrêtera jamais de poser un regard politique sur ce qui se présente à elle.

Dans ses chroniques, cette essayiste ne s'en tient pas à une seule posture : critique intellectuelle, elle témoigne aussi de ses plaisirs de lectrice et de spectatrice enthousiaste, fait part de sa passion pour des œuvres dont on ne parle pas habituellement dans les facultés universitaires. Elle y raconte aussi ses propres expériences et assume que celles-ci, y compris certaines expériences traumatiques, ont formé l'intellectuelle et la spectatrice qu'elle est devenue. Elle reconnaît ainsi que l'objet culturel est multiple et que l'angle d'analyse peut changer, qu'un même regard critique peut vilipender une œuvre tout en y reconnaissant les qualités qui plaisent à d'autres.

À cet égard, ce sont ses textes sur les représentations raciales au cinéma qui m'ont le plus ébranlée, sans doute parce que c'est un enjeu où je me retrouve dans le clan des privilégiés et que Roxane Gay avait, à ce sujet, beaucoup plus à m'apprendre que sur le féminisme. Sans compromis, l'essayiste trucidait des films emblématiques que l'industrie hollywoodienne a consacrés à l'histoire des Noirs américains comme *La couleur des sentiments* ou *Django déchaîné*.

Sa démonstration s'appuie sur des concepts comme le «nègre magique», personnage archétypal que Matthew Hughey, cité par Gay, définit comme «un Noir ou une Noire d'une classe sociale inférieure doté ou dotée de pouvoirs [qui] vont servir à sauver et à transformer des personnages délabrés, sans culture, perdus ou brisés [...] en personnes compétentes, satisfaites et pleines de succès». Roxane Gay démontre que même dans des films qui semblent avoir été conçus dans une optique de réconciliation, les personnages noirs sont finalement objectifiés, souvent dans le but de soutenir la quête d'un personnage blanc.

L'essayiste exprime une colère plus vive encore en ce qui concerne *Django déchaîné* de Quentin Tarantino. Le titre de la chronique, «Survivre à Django», donne le ton! Gay reproche à Tarantino d'utiliser des expériences traumatiques de communautés minoritaires, comme avec *Le commando des bâtards*, pour produire des films «vaguement drôles et d'une violence grotesque» qui ne servent à rien d'autre qu'à nourrir sa propre

légende. De façon plus générale, l'essayiste estime que l'industrie cinématographique produit des films pour se déculpabiliser, films qui touchent largement un public soudainement soulagé, grâce à une certaine catharsis, d'avoir la grandeur humaine de reconnaître les épreuves qui ont été traversées par les populations noires, de jouir avec la communauté noire d'une vengeance idéalisée.

Mais en regard de ce qui m'intéresse ici, Roxane Gay fait surtout preuve d'un étonnant discernement dans son approche. À plusieurs reprises, elle réitère que ses critiques n'invalident pas l'idée que ces films soient réussis, ou encore divertissants. À propos de *La couleur des sentiments*, elle écrit : «*Si vous allez au cinéma sans votre cerveau [...], La couleur des sentiments est un bon film. C'est un film bien produit. Le casting est excellent d'un bout à l'autre.*» À propos de *Django déchaîné* : «*Le scénario est particulièrement fort, et certainement digne du respect critique et de la nomination aux Oscars dont il a bénéficié.*»

On pourrait dire que Roxane Gay réussit ce que Kyle Smith ne prend pas la peine de faire : situer son opposition idéologique sans pour autant nier les qualités du film qui est devant elle. L'effet n'en est que plus fort parce que le lecteur ne se sent pas coincé dans une approche binaire où il se sentirait idiot d'avoir apprécié un film ou un livre. Roxane Gay dévoile des éléments du film qui avaient sans doute échappé à plusieurs spectateurs conquis, tout en admettant qu'on puisse apprécier ces films. Sa parole fait aussi œuvre de culture et contribue à nous outiller. N'est-ce pas exactement ce qu'on attend de tout commentaire critique ?

LA POSTURE CRITIQUE DES GRANDS MÉDIAS

On peut imaginer que si la critique journalistique ne fait généralement pas ce type de nuances, c'est parce qu'elle n'en a ni l'espace ni le temps. Mais tout porte à croire qu'il y a aussi là un enjeu de posture critique. Il semble que la critique journalistique ait souvent du mal à admettre que l'œuvre n'est pas une *seule chose* fermée et finie, mais qu'elle est un tissu de discours qui peut être analysé et observé sous différents angles. À l'été 2018, les débats médiatiques autour de *SLĀV* ont démontré que persiste la confusion entre la question de la réussite du spectacle (son effet sur les spectateurs, le talent des artisans, l'innovation esthétique) et les valeurs morales soulevées par les accusations d'appropriation culturelle.

C'est peut-être parce qu'il est plus *journalistique* que *critique* que le travail critique qui se fait dans les espaces réduits des grands médias est souvent coincé dans un carcan binaire entre l'idée de réussite ou d'échec d'une forme d'art donnée. Bien entendu, la critique culturelle est reconnue comme une forme de journalisme d'opinion, il ne s'agit donc pas d'être objectif. Mais l'opinion, justement, ne semble porter que sur un objet : la réussite du produit fini. Les critères avec lesquels cette réussite est évaluée sont eux-mêmes assez imprécis, relevant parfois de l'idée d'une certaine innovation esthétique (originalité de la

proposition, formes surprenantes, etc.) et d'autres fois d'une évaluation de l'engouement public. Mais on semble toujours très embarrassé si ces critères sont en lien avec des valeurs morales, surtout si celles-ci confrontent nos propres convictions. La peur de la censure qui s'appuie souvent sur l'idéologie ou la morale explique en grande partie cette frilosité, et les critiques qui soulèvent des enjeux moraux seront rapidement perçus comme des opposants à la liberté des créateurs.

L'article de Kyle Smith évoqué en introduction a ainsi été lu par plusieurs comme une tentative de faire taire les œuvres qui critiquent les institutions catholiques. Est-ce qu'il y a un peu de vrai dans ce qu'il affirme ? Son article initial ne convainc pas, mais la chronique qu'il signe sur le web quelques temps après lui permet, à tout le moins, de nommer quelques-uns de ces nombreux films qui sont selon lui des charges contre les institutions catholiques : *The Magdalene Sisters* (2002), *The Butcher Boy* (1998) et *Priest* (1995). On comprend aussi dans cette chronique que cette charge est particulièrement dirigée contre le producteur Harvey Weinstein. Avec le recul et la mauvaise presse que ce producteur a accumulé dans la sillage du mouvement #MeToo, sommes-nous portés à lire la critique de Kyle Smith autrement ?

Les questions que provoque une critique aussi empêtrée dans le choc de valeurs que traverse son auteur agissent un peu comme un révélateur. Elles nous forcent à réaliser que la réception critique ne peut pas se faire à l'extérieur des enjeux moraux et que le milieu de la critique journalistique vit dans une forme de déni lorsqu'il refuse de voir que c'est aussi au nom de certaines valeurs qu'il plébiscite des œuvres au détriment d'autres.

C'est ce qui me saisit en lisant Roxane Gay : tous ces films qui me paraissent à plusieurs égards édifiants ou jouissifs, qui donnent l'impression au spectateur d'être plus sensibilisé et moins passif devant les injustices, sont en fait pétris d'images profondément choquantes. Quand la critique encense ces œuvres sans y lire ce que Roxane Gay met en évidence, ce qu'on pourrait appeler le privilège blanc, cette critique reproduit la mise au silence de voix discordantes. Cette critique-là n'est pas extérieure à l'idéologie, elle en est un agent actif de reproduction et elle oublie très souvent qu'elle parle toujours d'une posture de privilège.

Après tout, c'est toujours un privilège que d'avoir la chance d'exprimer son point de vue sur les œuvres qu'on fréquente au sein d'un média. Mais c'est aussi une responsabilité. La première d'entre elles est de reconnaître à partir de quelle posture on exerce la critique, en sachant que cette posture est aussi composée de valeurs morales et que celles-ci sont actives, qu'on le veuille ou non, dans notre appréciation. Il est nécessaire d'en prendre conscience pour permettre un dialogue sur les œuvres qui ose la complexité et la nuance.

